

BULLETIN

DU COLLEGE SUPERIEUR

LYON

3^{ème} TRIMESTRE
2011 – N° 48

Science ou idéologie ?

A propos d'un programme controversé.

Nos corps sont de « vivants piliers » élevés entre ciel et terre, il en sort de « confuses paroles ». Sur notre peau, dans nos entrailles, le moindre frémissement parle déjà, dans une langue qui n'a pas de mots. Avant tout langage formulé nous apprenons, de câlins en blessures, à déchiffrer la grammaire inscrite dans nos sensations. Les sens sont ainsi la vraie étymologie des signes, et on voudrait bien surprendre le moment où, dans l'obscurité, cette grammaire prend forme. Dialogue incessant de regards et de caresses, l'éducation révèle le texte écrit en notre chair. Elle peut le raturer aussi.

Aussi peut-on bien dire que notre sexualité est inséparablement un donné naturel et une construction sociale où les conventions ont leur part. On devient homme ou femme en apprenant à lire en soi en rose ou en bleu. Mais est-ce une construction arbitraire ? Pas plus que nos mots ! Le culturel n'est pas tout conventionnel, et le conventionnel ne se confond pas avec l'arbitraire. L'embryon sourit naturellement au sucré dès le sein maternel, puis le sourire entre dans des codes sociaux. Mais il y prend sens parce qu'il est naturel, on n'aurait pas inventé d'agiter les oreilles pour traduire sa joie...

On se forme, certes, mais on ne s'invente pas. « Nature », cela veut dire que ce qui est prescrit est inscrit et que la vie est une perpétuelle interprétation de soi, des messages obscurs venus du corps. Entre terre et ciel, entre nature et esprit, l'homme est une histoire où tout est à découvrir, aventure de la liberté déchiffrant les hiéroglyphes de sa nature.

De cela s'inspire la *Gender theory*, opposant le sexe, biologique, et le genre, grammatical. On s'inquiète : introduire cette théorie dans un cours de biologie révèle un usage idéologique de la science, soutenant de son autorité des thèses discutables. Or dans cette idéologie on reconnaît l'athéisme larvé qui nie la création parce qu'il rejette le créateur. *Homme et femme il les créa*, le texte biblique tranche ici avec les traditions païennes qui ne remontaient qu'aux ancêtres fondateurs de la Cité. Unique, ce texte fonde en Dieu l'unité des hommes. Homme et femme, esclaves et hommes libres, païens et juifs, sont de la même main. « Nature » doit donc se dire « création ». On cesse alors de voir dans la différence des sexes une construction justifiant une déconstruction.

Mais faut-il s'étonner qu'un enseignement scientifique porte une idéologie ? Un cours de biologie sur la reproduction qui reste muet sur le mystère humain n'est pas moins idéologique, il véhicule subrepticement une vision réductrice. Penser qu'il y aurait les faits, indiscutables, et les idées, discutables, c'est ignorer que tout savoir fait sens. Quand un enfant demande d'où viennent les bébés, suffit-il de lui montrer une planche anatomique ? D'autres inquiétudes résonnent en lui. La seule réponse anatomique induit aussi un certain regard.

Ainsi il n'y a pas de science sans idéologie, pas plus qu'il n'y a d'instruction sans éducation. Cela devrait nous rendre vigilants quant au rôle de l'Etat. Le grave n'est pas que le *Gender* soit présenté comme scientifique mais que, par l'autorité d'un programme scolaire, il s'impose comme une pensée officielle.

SOMMAIRE

p.2

**Le Christ est-il l'unique
Sauveur ?**

par Xavier DUFOUR

p.6

Le nouveau LOGO

**Une morale du mensonge
chez LA FONTAINE**

**Le PROGRAMME DE
CONFERENCES 2011 - 2012**

Jean-Noël DUMONT

*Réflexions pour une théologie
chrétienne des autres religions*

Xavier DUFOUR anime cette année le cycle
« Le christianisme à la rencontre des religions »
au Collège Supérieur.

Au moment où le religieux revient en force dans l'actualité médiatique, le christianisme est questionné dans sa spécificité, non seulement par l'athéisme et l'indifférence religieuse, mais aussi par le développement rapide de l'islam, la séduction opérée par le bouddhisme ou encore le bouillonnement des « nouveaux courants spirituels »...Le premier défi d'une telle situation est que le chrétien ne peut plus rendre compte de sa foi dans la méconnaissance des autres traditions religieuses, qui ne se privent pas de le remettre en cause. Connaître la foi d'autrui, dans une démarche exigeante et respectueuse, permet d'ailleurs de mieux comprendre sa propre tradition, parfois même de la redécouvrir sous un jour nouveau. Ainsi Charles de Foucauld, Ernest Psichari ou Louis Massignon doivent-ils en partie à la rencontre de l'islam leur conversion au Christ.

Mais le christianisme, dont la spécificité est d'annoncer le Salut de tout homme par la médiation du Christ, rencontre un défi plus fondamental, proprement théologique: comment comprendre l'existence d'autres religions, notamment celles qui, depuis des siècles, inspirent des millions de croyants comme l'hindouisme, le bouddhisme ou l'islam? Doit-on admettre que ces spiritualités sont des impasses, au risque de réserver le salut à ceux-là seuls qui ont eu la chance d'une annonce explicite de la foi biblique? Ou peut-on penser que Dieu peut sauver l'homme selon d'autres médiations, extérieures à l'Eglise, de sorte que les diverses religions apparaîtraient à la limite comme des voies équivalentes, adaptées aux diverses ères culturelles et ne se rejoignant ultimement qu'en Dieu? Dans ce cas, faudra-t-il renoncer au caractère universel du salut en Christ, lequel ne serait mort et ressuscité que pour certains hommes et non pour tous? C'est le délicat problème de la théologie chrétienne des grandes religions que nous abordons ici, en essayant d'éclairer quelques aspects de la perspective proposée par le Concile Vatican II.

Vatican II et la théologie des autres religions

En matière de théologie des religions non chrétiennes, on a souvent opposé deux approches également présentes dans l'histoire de l'Eglise. La première de type « exclusiviste » souligne qu'aucun salut n'est possible en dehors de l'Eglise, donc des sacrements catholiques, notamment du baptême. La seconde de type « inclusiviste », se montre plus sensible aux « pierres

d'attente » présentes dans les traditions philosophiques et spirituelles et considère que le christianisme ne vient ni rejeter ni condamner, mais assumer ce qui est vrai dans ces traditions, pour les ouvrir ensuite à la nouveauté de la Révélation. Il y a sans doute du vrai dans cette alternative, mais il n'est pas sûr que le Concile Vatican II ait opté unilatéralement pour privilégier la seconde approche au détriment de la première. On peut penser qu'il s'est au contraire efforcé de dépasser l'opposition dans une synthèse supérieure. D'un côté le Concile maintient le dogme catholique du Salut donné à tout homme par le Christ et par lui seulement (exclusivisme). De l'autre, il suggère que les modes de participation à ce Salut peuvent dépasser les frontières de l'Eglise visible et traverser l'appartenance à d'autres religions (inclusivisme). Comment comprendre la cohérence de ces deux propositions? La réflexion du Concile se situe à la croisée de deux approfondissements: une meilleure prise en compte de la liberté de conscience comme condition de l'acte de foi; une méditation renouvelée sur le mystère de l'Eglise et de l'action de Salut du Christ au-delà des frontières visibles de celle-ci.

La liberté religieuse comme condition de l'assentiment de foi

Vatican II a fortement souligné l'importance de la liberté religieuse, fondée elle-même sur la liberté de conscience, comme condition de validité de l'acte de foi. Le futur Jean-Paul II, alors évêque de Cracovie, joua un rôle décisif dans la déclaration sur la liberté religieuse, soulignant que celle-ci n'est pas une concession à un certain esprit démocratique, mais bien une condition inhérente à l'acte de foi et nécessitée par lui. Tout d'abord, le droit à la liberté religieuse est inséparable du devoir de chaque conscience de chercher la vérité: « Chacun a le devoir, et par conséquent le droit, de chercher la vérité en matière religieuse afin de se former prudemment un jugement de conscience droit et vrai [...] » (*Dignitatis humanae*, 2). Ensuite, l'adhésion à la vérité plénière révélée dans le Christ ne peut être forcée de l'extérieur, sans quoi elle ne serait plus une adhésion donnée « en esprit et en vérité » et encore moins l'accueil d'une loi d'amour et de liberté: « C'est par la médiation de sa conscience que l'homme perçoit les injonctions de la loi divine; c'est elle qu'il est tenu de suivre fidèlement en toutes ses activités pour parvenir à sa fin qui est Dieu. Il ne doit donc pas être contraint d'agir contre sa conscience ». (*Ibid.*)

Il faut articuler l'objectivité de la foi qui (d'une certaine façon qui reste à préciser) se récapitule dans la personne concrète du Christ et la subjectivité du cheminement de celui qui recherche cette vérité, en la discernant par-delà les obstacles ou les caricatures qui l'opacifient, pour en percevoir progressivement la richesse et l'inspiration surnaturelle, et lui donner librement son assentiment. La vérité ne peut s'imposer que par un mouvement intérieur de l'âme, touchée par l'éclat d'une lumière qu'elle reconnaît comme accordée à sa nature la plus profonde.

Une conception plus profonde du mystère de l'Eglise

En réfléchissant aux autres religions, à leur pérennité, à leur éventuelle fécondité, l'Eglise s'interroge sur son propre mystère. Traditionnellement, elle croit conformément à l'Evangile que la plénitude des moyens du Salut est donnée dans l'Eglise catholique (Mt 16, 18-19). Mais cela n'implique pas, d'abord, que les autres églises ou assemblées chrétiennes soient privées de tous les moyens du Salut. Parce que toutes confessent Jésus-Christ mort et ressuscité pour les hommes, toutes peuvent ouvrir un chemin de conversion au seul Sauveur. C'est ainsi du Pentecôtisme américain qu'est né le Renouveau charismatique catholique, signe qu'une église séparée, et qui ne reconnaît pas certains sacrements, peut être médiatrice d'une action de l'Esprit-Saint pour l'Eglise catholique elle-même.

Ensuite, si Saint Paul a désigné l'Eglise comme le corps même du Christ, c'est-à-dire sa présence réelle et vivante dans l'histoire des hommes, il n'a pas dit que l'action salvatrice du Christ se limitait au cadre défini par « l'Eglise visible ». Sans quoi, on ne pourrait comprendre par quelle justice une personne placée dans des conditions qui lui interdisent la connaissance de l'Evangile ne pourrait pas être sauvée. Le Concile précise que « ceux qui, sans faute de leur part, ignorent l'Evangile du Christ et son Eglise, et cependant cherchent Dieu d'un cœur sincère et qui, sous l'influence de la grâce, s'efforcent d'accomplir dans leurs actes, sa volonté qu'ils connaissent par les injonctions de leur conscience, ceux-là aussi peuvent obtenir le salut éternel ». (*Lumen Gentium*, 23). Ainsi, un incroyant se conformant scrupuleusement à la loi morale naturelle que lui prescrit sa conscience peut-il être mystérieusement et à son insu uni au Christ, donc à son unique Eglise. De même pour un musulman pieux et droit, ou encore un juif qui vit dans la fidélité à la première Alliance, dans l'attente des temps messianiques, et qui croit sincèrement qu'il trahirait le premier commandement (« un seul Dieu tu adoreras ») en reconnaissant en Jésus le Messie d'Israël.

Aussi la grâce n'est pas prisonnière des sacrements, ni de leur fondement qu'est l'Eglise. Non seulement il y a des « pierres d'attente » ou des « semences du verbe » dans toutes les traditions spirituelles, de sorte que Justin de Rome écrit au II^{ème} siècle que « ceux qui ont vécu selon le Verbe sont chrétiens, eussent-ils passé pour athées, comme chez les grecs Socrate, Héraclite et leurs semblables, et chez les Barbares Abraham, [...] Elie et tant d'autres [...] » (1 *Apologie*, XL, VI). Mais de plus, il y a possibilité d'un salut pour des personnes situées à l'intérieur des religions non chrétiennes, sinon *par* ces religions en tant que telles. C'est dire que le mystère de l'Eglise, conçue comme la réalité dynamique de l'action de l'Esprit dans la vie des hommes, déborde les frontières visibles de l'appartenance catholique. A l'opposé d'une vision

partisane ou sectaire de l'Eglise, le cardinal Charles Journet répétait souvent que « les frontières de l'Eglise passent à travers le cœur de l'homme ».

La Seigneurie du Christ

Eclairée par ces deux approfondissements, la position que va développer l'Eglise après Vatican II en matière de théologie des religions non chrétiennes s'exprime donc dans une tension. D'une part, il n'y a qu'un Sauveur, Jésus-Christ, mort et ressuscité pour chaque homme en particulier et ce Salut est pleinement explicité et opérant dans les sacrements de l'Eglise catholique. D'autre part, ce Salut peut atteindre des hommes d'autres religions ou des incroyants agissant en droiture de cœur.

Il n'y a là aucun relativisme. Certes, dit le Concile, « l'Eglise catholique ne rejette rien de ce qui est vrai et saint dans ces religions (non chrétiennes). » (*Nostrae Aetate*). Mais, « elle est tenue d'annoncer sans cesse le Christ qui est 'la voie, la vérité et la vie' dans lequel les hommes doivent trouver la plénitude de la vie religieuse » (Ibid.). Ainsi, si les religions contiennent des « rayons » de l'unique Vérité, celle-ci s'identifie pleinement au Christ et au Christ seul. Toutes les religions ne se valent donc pas, quelles que soient par ailleurs leurs richesses propres que l'Eglise reconnaît volontiers et qui témoignent que l'homme est un être naturellement ordonné à Dieu.

Plutôt qu'affirmer une supériorité de la religion chrétienne, l'Eglise souligne que c'est la *personne* du Christ, Verbe de Dieu, qui sauve. On peut comprendre que le Sauveur peut rejoindre (et comment penser qu'il ne le voudrait pas ?) celui qui sans responsabilité de sa part, n'a pu le reconnaître personnellement, à travers d'autres médiations, y compris au sein d'une autre religion. Loin d'édulcorer le salut par le Christ, c'est affirmer au contraire que *ce Salut est assez puissant pour opérer à travers des médiations en tant que telles imparfaites, voire par certains côtés erronées*. C'est donc la Seigneurie du Christ qui est affirmée solennellement, comme transcendant en quelque sorte son propre corps mystique, l'Eglise, ou pour le moins, ses limites visibles et repérables.

Mais au nom de quoi affirmer que la Révélation chrétienne serait dépositaire de la plénitude de la vérité, contrairement aux autres traditions religieuses ? C'est la difficile question de l'universalisme chrétien qui est ici posée. Nous n'ouvrons ici que quelques pistes, que le lecteur pourra approfondir à sa convenance¹.

¹ On pourra consulter à un niveau élémentaire : X. Dufour, « Les Grandes Religions », in *Les Chemins de la foi*, t. III, Cerf, 2005. Plus approfondi, « Le Christ et les religions », *Communio*, t. XXXII, 2007, 5-6. Encore plus fouillé, H. Kung, *Le christianisme et les religions du monde, islam, hindouisme et bouddhisme*, Seuil, 1986.

L'universalisme du salut en Christ et les autres religions

L'Alliance : Dieu se révèle dans une histoire

Le christianisme est moins une religion qu'un *événement* : cet événement, c'est que le Messie promis par Dieu à Israël vient en Jésus-Christ ; en Lui le Royaume de Dieu est à l'œuvre dans l'histoire, comme une graine qui pousse secrètement. Dans cet événement inouï, Dieu s'est réconcilié tous les hommes, pourvu qu'ils accueillent le Salut. Il faut souligner que la foi chrétienne est greffée sur la première Alliance (Israël), de sorte que tout chrétien doit contempler le mystère d'Israël comme *intérieur à sa foi* sous peine de déraciner la nouvelle Alliance donc finalement de la nier, puisque il nierait ainsi l'incarnation concrète de Jésus de Nazareth, né d'une juive dans un milieu juif. Sous ce rapport le judaïsme n'est donc pas une *autre* religion, mais le fondement toujours vivant du christianisme².

La foi biblique, juive et chrétienne, procède donc non d'un message, d'une doctrine, mais d'une histoire, celle de l'Alliance de Dieu avec un peuple qu'il suscite pour être « la lumière des nations ». C'est le premier aspect de l'universalisme judéo-chrétien : l'initiative vient de Dieu, elle est un don gratuit, elle ne repose pas sur les efforts d'une sagesse ou la pénétration d'une philosophie ; de sorte que nul ne peut se croire propriétaire de la Parole. Au contraire, celui qui l'entend doit être prêt à l'annoncer à tous, non comme une idéologie supérieure à d'autres, mais comme la « bonne nouvelle » de la miséricorde du Seigneur allant au devant de ses enfants pour les rassembler de toutes les nations.

Incarnés dans une histoire, événements plutôt que doctrines, judaïsme et christianisme ne sont donc pas les « religions d'un livre » et moins encore « du Livre » (le Coran se désigne lui-même par cette expression). Elles sont au contraire religions de la *parole* ou de *l'alliance*, ce qui inclut un appel gratuit, une réponse libre et le déploiement vivant dans une histoire, jusqu'à l'incarnation du *Verbe*, Parole qui accomplit toute parole. Au contraire de l'islam qui se centre sur un livre (le Coran que les différents prophètes auraient répété au long des âges, mais que le judaïsme et le christianisme historiques auraient falsifié), juifs et chrétiens témoignent d'une histoire vivante, celle de l'alliance sans cesse renouée entre Dieu et Israël, puis Dieu et l'Eglise et promise en droit à tous les hommes.

Le Verbe : la vérité se récapitule non dans un énoncé mais dans une *personne*

Notre époque se méfie de l'idée même de vérité en laquelle elle soupçonne les germes de l'intolérance. Or le chrétien ne croit pas à des vérités, mais *en une personne*, celle-là même qui a pu dire : « Moi, je suis la

Vérité, le Salut et la Vie ». Si la vérité se découvre dans la relation à une personne, et si cette relation est une relation d'amour, quelque chose est bouleversé. Car une personne, et a fortiori la personne même du Christ, seule image parfaite de Dieu, ne saurait s'épuiser dans une définition, un credo ou une doctrine. Irréductible, inépuisable, nul ne peut la posséder, mais chacun peut l'accueillir dans une rencontre intime. Loin d'enfermer le mystère divin dans une formule, le dogme de l'incarnation ouvre l'esprit et le cœur à la contemplation infinie du don de Dieu : en Jésus, l'Éternel entre dans le temps, le Tout-Autre se fait l'un de nous, le Tout-Puissant vient habiter la chair la plus vulnérable.....

Pendant la notion de *personne* (divine et humaine), constitutive de l'universalisme chrétien, pose problème aux religions et traditions asiatiques que sont l'hindouisme et le bouddhisme. Dire que le divin est personnel, n'est-ce pas projeter sur Dieu l'image de l'homme ? Or, dans l'hindouisme, le moi individuel n'a qu'une consistance relative, éphémère, qui ne pourra s'accomplir que dans le retour au moi suprême, le *Brahman*, unique réalité, totalité impersonnelle en laquelle s'abolissent toutes les distinctions. Plus radicalement, dans le bouddhisme, l'illusion du moi est à la source des désirs et de l'enchaînement fatal au *samsara* (le flux des existences); le but de la vie humaine est d'éteindre le moi désirant sans se demander si cette extinction (*nirvana*) permet l'immersion dans l'Absolu ou une annihilation totale.

Aussi la notion chrétienne de personne heurte-t-elle ces traditions, qui n'y voient qu'une forme d'idolâtrie naïve. De fait, si la personne est comprise à la l'image de l'individu de la modernité, sujet abstrait du corps social, autocentré et narcissique, la critique bouddhiste porte à plein. Mais la notion chrétienne de personne, on le sait, procède de la contemplation des personnes divines trinitaires : non pas des existences séparées, mais des *relations vivantes au sein d'une communion*. De sorte que la perception spontanée, psychologique, de notre moi personnel, n'est qu'une caricature déformée par le péché (c'est-à-dire le retrait de la communion en Dieu) de la véritable splendeur de la personne humaine, image de Dieu. Or c'est dans le Christ que nous pouvons comprendre cette splendeur : d'une certaine façon, seule la personne du Christ est pleinement humaine parce que pleinement image du Dieu éternel.

On a ici les bases d'un dialogue entre foi chrétienne et traditions orientales ; sans doute apparaîtrait-il que la vision bouddhique de l'illusion individuelle porte sur le moi coupé de sa source, c'est-à-dire sur l'homme dans sa condition déchue. Bouddha ne pourrait-il pas apparaître alors comme le plus lucide observateur de la condition de l'homme pécheur, en dehors de la lumière du Christ ? Il reste que le salut chrétien est à l'antipode de la délivrance bouddhiste. Non l'extinction d'un moi illusoire et douloureux, mais l'assomption de la personne divinisée dans la communion trinitaire par la gratuité jaillissante l'amour.

² Sur le lien entre judaïsme et christianisme, voir J.-M. Garrigues, *Le peuple de la première alliance*, Cerf, 2011.

Faisons un pas de plus: la révélation évangélique du Dieu un et trine, communion interpersonnelle sans fusion, ne permet-elle pas un dépassement de l'opposition frontale entre, d'un côté, les religions orientales pour lesquelles rien n'existe en dehors du divin impersonnel et de l'autre les monothéismes intransigeants (surtout l'islam malgré ses composantes mystiques) pour lesquels le monde créé et l'homme se trouvent à une distance infinie du Dieu transcendant ? En effet, le monothéisme trinitaire maintient la transcendance infinie de Dieu tout en ouvrant à l'homme la participation à la vie divine, à la suite du Christ. Il assume ainsi l'exigence de transcendance radicale prônée par l'islam (dont la limite est de rendre l'acte de création peu intelligible : comment un Dieu qui n'est pas relation peut-il être créateur ?) et l'immanence des religions orientales (avec leur difficulté à penser l'entité personnelle sinon comme illusion). Le mystère du Dieu un et trine permet de réconcilier la double aspiration qui travaille le cœur humain, comme toutes les grandes religions: aspiration à l'union qui abolit les différences, aspiration à la relation qui les exhausse.

L'universalité paradoxale de la Croix

Toutes ces réflexions nous acheminent vers le point focal de la foi chrétienne qui est la Croix. Là encore, le christianisme apparaît le plus universel, le plus inclusif, au lieu même où il défie le plus frontalement les sagesse et les religions : dans l'abaissement d'un Dieu qui se fait homme, outragé, défiguré, écrasé. Cette dimension de la *kénose* (abaissement) est la plus mystérieuse, car plus Dieu se révèle, se rapproche de nous (en devenant un homme concret), plus il se dissimule derrière cet abaissement inhumain, scandaleux. Après Pascal, le futur Benoît XVI écrit : « Ce Dieu devenu saisissable est précisément le Dieu tout à fait mystérieux. Son abaissement librement choisi, sa « kénose » est pour ainsi dire, d'une nouvelle façon, la nuée du mystère dans lequel à la fois il se cache et il se montre. »³ Cette kénose du Fils est le contraire d'une apothéose triomphale devant laquelle chacun serait contraint d'abdiquer; dans sa vulnérabilité, elle vient toucher le cœur, en mendiant en quelque sorte le consentement de la foi. Or, poursuit J. Ratzinger, « la kénose de Dieu est exactement le lieu où les religions peuvent se rapprocher sans prétentions de domination ». Ainsi la logique de la Croix dénoue celle des volontés de puissance, y compris la tentation des religions d'avoir raison les unes sur les autres. Le chrétien ne possède pas la vérité, il s'est mis à la suite de Celui qui est la vérité et la vie et qui donne sa vie pour arracher les hommes à la spirale de la violence et de la mort. « C'est quand je suis faible que je suis fort », proclame Saint-Paul.

³ Joseph Ratzinger, *L'unique alliance de Dieu et le pluralisme des religions*, Parole et silence, 1999, p. 91.

Il y a là de quoi dérouter la raison, mais aussi de quoi accomplir sa quête de vérité et c'est pourquoi l'universalisme de la Croix est une « porte étroite ». « La raison ne peut pas vider le mystère d'amour que la Croix représente, tandis que la Croix peut donner à la raison la réponse ultime qu'elle cherche » (Jean-Paul II, *Fides et ratio*, 23).

C'est notamment à ce niveau que se joue le dialogue islamo-chrétien. On le sait, le Coran contredit la christologie des Évangiles. Il affirme que « le Messie, Jésus fils de Marie, est l'apôtre de Dieu et son verbe qu'il jeta dans Marie: il est un esprit venant de Dieu », mais ajoute : « Ne dites point: il y a Trinité » (Coran IV, 169). Jésus est un grand prophète, il jouera même un rôle majeur à la fin des temps (Coran IV, 157). En revanche, il n'est pas Dieu (l'incarnation est un blasphème vis-à-vis de la transcendance divine), il n'est pas non plus sauveur (notion étrangère à l'islam). Même en tant que prophète, il ne saurait être mort crucifié (Coran, IV, 156-158). C'est dire qu'en rejetant l'incarnation, la Trinité et le Salut par la croix, le Coran réfute l'essentiel de la révélation chrétienne. Un tel constat semble compromettre toute compréhension théologique mutuelle et l'on comprend que le dialogue islamo-chrétien se limite souvent à la recherche d'un vivre-ensemble paisible. Il reste remarquable que les témoignages de conversion de musulmans au Christ soulignent souvent la découverte, par la méditation sans a priori des évangiles, d'un Dieu qui s'impose au cœur par la douceur, le refus de condamner, le relèvement de l'humilié⁴. C'est bien le Christ en Croix qui peut toucher les musulmans comme tout homme en quête sincère de la vérité, quand celle-ci apparaît sous les espèces désarmées d'un condamné à mort qui donne librement sa vie, c'est-à-dire *la Vie*, pour sauver chaque homme, quelles que soient son histoire et sa religion.

Le Dieu devenu chair en Jésus-Christ demande pour témoignage ultime *l'amour des ennemis*. Ce commandement, inconnu des autres traditions, les interpelle dans sa radicalité, comme il interpelle chaque chrétien. Impossible à vue humaine, il se fonde sur le pardon donné par le Christ à ses bourreaux : « Père, pardonne-leur... ». Un tel programme de vie, incarné par tant de saints de François d'Assise à Edith Stein, n'apparaît-il pas comme le plus universel, le seul capable de dénouer les logiques de mort qui défigurent l'histoire humaine ? Comme l'écrit encore Jean-Paul II, « la sagesse de la Croix dépasse toutes les limites culturelles que l'on veut lui imposer et nous oblige à nous ouvrir à l'universalité de la vérité dont elle est porteuse » (*Fides et ratio*, 23).

Xavier DUFOUR, pour les 25 ans de la première rencontre interreligieuse d'Assise

⁴ Cf. Joseph Fabelle, *Le Prix à payer*, Salvator, 2011.

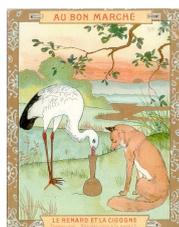
Le NOUVEAU LOGO du Collège Supérieur



Il contient toujours Sapho, poétesse lyrique grecque du 6^e siècle avant JC. Ce dessin stylisé est issu de la fresque de Sapho à Pompéi. Le fond du logo est rouge profond, comme les précédentes communications du Collège Supérieur. L'objectif est de renouveler le logo, notamment pour s'adresser au monde professionnel, tout en gardant l'idée de réflexion de l'ancien logo, avec Sapho.

D'abord le visage, irréductible présence,
le regard, à nous adressé, sollicite l'attention,
la main, pensive et saisie à l'instant de l'inspiration,
le livre, trésor d'une culture sans cesse revisitée.
Enfin le trait, trace d'un geste en train de naître.

JND



Une morale du mensonge chez La FONTAINE ?

Parmi les deux ateliers de lectures proposés, le premier s'intitule **La Fontaine, ou la morale du mensonge**. Laurent THIROUIN, ancien élève de l'ENS, agrégé, professeur de littérature française du XVII^e siècle à l'Université Lumière-Lyon 2 animera cet atelier avec toute sa verve.

Quelques vers d'une fable de La Fontaine trottent dans chaque mémoire. Tout le monde connaît les *Fables* de La Fontaine, *des fables* – généralement toujours les mêmes. Elles ramènent avec nostalgie sur les bancs de l'école élémentaire, et déroulent une morale convenue et consensuelle. Cet atelier propose de les lire, dans l'intégralité des douze livres, tels que le fabuliste les a peu à peu constitués pendant un quart de siècle, pour un enfant d'abord, pour la maîtresse du roi ensuite, puis encore pour un jeune prince. Sous la fantaisie, le chatolement, la diversité, une philosophie se dégage, un discours cohérent. S'il y a une sagesse des *Fables*, elle n'est peut-être pas celle d'une bonne morale ; elle dépend toujours d'un plaisir, et s'interroge sur ce plaisir. "Le monde est vieux, dit-on, je le crois ; cependant/ Il le faut amuser encor comme un enfant"

LT

Le lundi soir, de 20h à 21h30, d'octobre 2011 à février 2012.



Le PROGRAMME de CONFERENCES 2011 - 2012

- LES FONDAMENTAUX DE LA PHILOSOPHIE
Cycle **10 questions de philosophie**
Cycle **7 mots pour comprendre notre temps**
- RELIGION :
Cycle **Le christianisme à la rencontre des religions**
- EDUCATION :
Cycle **L'éducation, petits et grands soucis**
- DROIT & PHILOSOPHIE
Cycle **La loi : compromis entre la morale et le droit ?**
- ENTREPRISE & PHILOSOPHIE :
Cycle **Des repères pour l'entreprise**
- MEDECINE & PHILOSOPHIE :
Cycle **A la limite de l'humain ?**
- CINEMA :
Cycle **Le mariage dans tous ses états**
- ATELIERS DE LECTURE
La Fontaine, ou la morale du mensonge
Michel Foucault, ou le courage de la vérité
- PHILOSOPHES CONFIRMES
La querelle de la philosophie chrétienne, hier et aujourd'hui
- JEUNES : **1 heure, 1 question, 1 sandwich**

Les nouveautés 2011-2012 :

- Le cycle Droit & philosophie rencontre chaque année un vif succès. Nous avons donc souhaité proposer des soirées similaires pour l'entreprise, avec le cycle **Entreprise & philosophie**, où managers et philosophes s'interrogent mutuellement sur des thèmes d'entreprise.
- Le Collège Supérieur est de plus en plus amené à intervenir au sein de structures médicales. Pour répondre à ce besoin et l'ouvrir à tous, nous lançons les soirées **Médecine & philosophie**.
- Fort de son expérience d'enseignant et d'éducateur, Jean-Noël DUMONT propose un cycle Education pour parents, enseignants, éducateurs.
- La Mairie du 7^e invite le Collège Supérieur à donner trois conférences sur le thème de la vie de quartier. Une bonne manière de s'insérer davantage dans le quartier !

www.collegesuperieur.com